

L'AUTRE MOITIÉ DU FEU



ESSAI SUR L'AMOUR

Marion Clergue

L'Autre Moitié du feu

© Marion Clergue, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8697-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue – Fractures lentes

Il est des départs plus cruels que les adieux : ceux qui s'opèrent sans fracas, sans heurts, à pas feutrés. Ce sont des absences qui s'installent comme la brume au matin : insidieusement, sans alarme, jusqu'à ce que le paysage tout entier ait changé, sans que l'on sache vraiment quand. Camille aurait voulu un éclat, une phrase irrévocable, une gifle dans le langage. À la place, il y eut des silences, des absences justifiées, des messages espacés, des regards que l'on détourne trop lentement. Anna s'en allait, mais avec cette élégance cruelle de celles qui laissent la porte entrouverte.

Et Camille, elle, restait là, dans ce demi-jour affectif, à chercher dans la pensée antique de quoi comprendre la douleur moderne. Elle relisait Platon comme on relit une lettre d'amour après la rupture : pour y découvrir une faille oubliée, ou une promesse mal interprétée. Chez Diotime, elle retrouvait l'idée que l'amour est manque, tension vers l'idéal. Chez Aristote, elle cherchait la consolation d'une vertu partagée, d'une amitié élevée au rang de perfection.

Mais rien de cela ne consolait la peau vide, l'absence d'odeur sur les draps, l'écho d'un rire qui ne revenait plus. Anna avait été une présence incandescente, un mystère lumineux. Trop libre, peut-être. Trop insaisissable pour quelqu'un qui, comme Camille, croyait encore à l'intensité dans la constance, à la vérité dans la fidélité des gestes.

Elles avaient aimé. Oui. Mais pas de la même manière.

Et puis, un jour de pluie oblique, dans un café dont le nom semblait prédestiné – La Parenthèse –, Camille croisa Jonas. Un ancien élève, devenu libraire. Un visage du passé qui surgissait dans l'instant présent comme une note tenue longtemps après la fin d'une mélodie.

Il parlait de philosophie, de lectures récentes, d'un débat auquel il assistait ce soir-là :

« Peut-on aimer au-delà du corps ? »

Elle sourit. Il avait toujours eu le don de poser les bonnes questions. Ce soir-là, Camille sut qu'elle ne pourrait se contenter d'un silence intérieur. Il faudrait écrire. Non pour tourner la page, mais pour la lire autrement. Il faudrait

comprendre ce que veut dire aimer — une femme, l'idée du bien, la liberté, soi-même — dans un monde où les âmes se croisent plus qu'elles ne se reconnaissent.

Chapitre 1

Ce qui tremble encore.

Le café de la Parenthèse était un endroit parfait pour rester dans le déni. D'ailleurs, Camille s'y rendait presque machinalement depuis plusieurs semaines. Ses pas la guidaient toujours sans qu'elle y pense, comme si l'espace lui-même savait la soutenir dans cette espèce de flottement entre deux mondes, celui qu'elle avait perdu et celui qu'elle ne savait pas encore comment reconstruire. Elle s'assit à une table en coin comme d'habitude. C'était une place stratégique : la vue du dehors suffisait à l'occuper un moment sans qu'elle ait à vraiment participer à ce qui l'entourait. Parfois, elle laissait ses yeux se perdre dans le flot des passants, les observant comme on regarderait des nuages en train de se dissiper, cherchant des formes dans les mouvements. Parfois, elle se perdait elle-même dans l'écran de son téléphone, mais rien de ce qu'il affichait ne semblait suffisant. Le thé, qu'elle avait commandé presque par habitude, avait refroidi. Il était devenu une pâle liqueur, sans saveur, mais elle ne le buvait toujours pas. Elle aimait observer la vapeur qui s'échappait du liquide. C'était un peu comme si cette vapeur elle-même portait en elle l'évaporation du sens de sa vie, de ses émotions, de son passé récent.

C'est à ce moment-là qu'elle aperçut une silhouette familière s'avancer entre les tables. Jonas.

Elle le reconnut immédiatement, même si elle ne l'avait pas vu depuis plusieurs années. Ses cheveux avaient légèrement grisonné, ses épaules s'étaient élargies, et son regard avait gagné en profondeur, une profondeur que l'âge seul n'explique pas. Il portait un manteau qui semblait avoir vécu plusieurs hivers, et un livre en cuir dans la main. Un livre que Camille n'aurait pas su nommer mais qu'elle devinait d'avance lourd de pensée.

— Camille ? C'est bien toi ?

Il s'arrêta devant elle, un sourire qui ne cherchait pas à masquer l'étonnement dans ses yeux. Ce regard, Camille le connaissait. Ce regard de ceux qui croient reconnaître une part d'eux-mêmes dans l'autre.

— Jonas... Tu... tu es là, dans le coin ? demanda Camille d'une voix plus douce qu'elle ne l'aurait voulu.

— Oui, je suis libraire maintenant, répondit-il en s’installant en face d’elle. Il marqua une pause, comme si les mots qu’il venait de dire n’avaient pas encore trouvé leur place dans l’air. Puis il ajouta : Je devrais te dire que j’aurais aimé t’inviter à un débat ce soir. Je pensais que tu serais la personne idéale pour ça. On parle de l’amour. Tu te souviens ?

Elle hocha la tête sans vraiment savoir si elle se souvenait. Elle avait bien connu Jonas autrefois, un jeune homme passionné de philosophie, toujours un peu détaché du monde, toujours un peu à côté, comme si sa tête flottait dans un univers parallèle. Ils avaient partagé des discussions interminables sur les textes de Platon et d’Aristote, sur les définitions du bien, du mal, et de l’amour. Mais ces discussions paraissaient maintenant lointaines, comme un rêve un peu trop flou.

— L’amour... Oui, je me souviens, murmura-t-elle.

Elle déglutit et baissa les yeux sur sa tasse de thé, maintenant complètement froide. Elle n’avait jamais aimé l’idée des débats. Les idées qui flottent dans l’air sans jamais vraiment toucher la peau. Les paroles qui sont prononcées pour paraître plus grandes que le silence qu’elles dissimulent. Mais ce soir, quelque chose était différent.

Le mot « amour » semblait une cloche qui résonnait encore, même dans cette pièce qui était devenue trop silencieuse pour elle.

— Peut-être que tu devrais venir. Tu sais, il s’agit de se demander : peut-on vraiment aimer au-delà du corps ? Une question un peu naïve, je l’admets, mais... j’ai l’impression que ça pourrait être intéressant, dit Jonas, ses yeux brillants d’une curiosité qu’il ne cachait même pas.

Camille sourit en son for intérieur. Elle n’avait jamais cru que l’amour puisse se résumer à la simple somme des corps. Pas pour elle. Mais peut-être, justement, que ce débat finirait par l’ouvrir à ce qu’elle ne voulait pas voir : un autre visage de l’amour. Un amour qui se nourrit de mots et de regards, de tout ce qui n’est pas immédiatement tangible.

— Et toi, qu’en penses-tu ? demanda-t-elle, cherchant une brèche dans ses pensées pour faire apparaître un peu de lumière.

Jonas haussait les épaules, l’air un peu distrait. Il semblait comme toujours un peu décalé, comme si il n’était jamais vraiment là où il était censé être.

— Moi, je pense que l'amour est une illusion qui traverse tout le monde et qui finit par nous laisser avec nous-mêmes. Peut-être que ce que les gens appellent «l'amour» n'est qu'un prisme par lequel on tente de se comprendre, de comprendre le monde. Mais est-ce que c'est réellement un sentiment ou plutôt une construction mentale ?

Camille sourit, presque malgré elle. Ce vieux Jonas n'avait pas changé. Il posait toujours des questions où il n'attendait aucune réponse.

— Et toi, Camille ? s'enquit-il, la regardant d'un air plus sérieux. Tu as toujours été la plus fervente dans ces discussions. Qu'est-ce qui te fait défaut, aujourd'hui ?

Elle se figea. Ses pensées s'éteignirent un instant. Le regard de Jonas l'avait percutée. Comme une brise soudaine, il avait secoué quelque chose en elle. Elle baissa la tête.

— Rien ne me manque, répondit-elle, sa voix plus faible qu'elle ne l'aurait voulu. Mais je crois que... je ne sais plus. Peut-être qu'on ne sait jamais, au fond, ce qui nous manque. On cherche des réponses à des questions qu'on ne comprend plus. L'amour, peut-être... n'est pas aussi simple. Jonas ne répondit pas tout de suite. Il sembla comprendre sans avoir besoin de mots. Il savait que Camille était à la croisée de quelque chose. Mais quoi ?

Un silence s'installa entre eux. Aucun d'eux ne chercha à le briser. Ils étaient là, deux êtres qui se comprenaient mieux dans le non-dit. Camille, pourtant, sentait cette pression dans la poitrine. La vérité lui brûlait les lèvres, mais elle n'était pas encore prête à la formuler.

Jonas s'éloigna quelques instants pour aller saluer un autre visiteur du café. Camille, elle, s'assit plus profondément dans son fauteuil, absorbée dans une réflexion qui commençait à bouillonner dans son esprit. Elle pensa à Anna. À ce qu'elles avaient été. À cette conviction qui l'avait traversée un jour : l'amour, avec Anna, n'était pas un rêve. Il était une forme de vérité. Une vérité incandescente, intense, mais absente.

Elle ferma les yeux. Pourquoi suis-je restée dans l'ombre de ce que j'aimais ? Elle se redressa brusquement, comme un éclair traversant son esprit. Pourquoi n'ai-je pas cherché à savoir qui elle était vraiment ?

Le temps s'étira. Le café de la Parenthèse était devenu une sorte de refuge,

une bulle qui isolait Camille du monde extérieur, comme si l'air y était plus dense, plus lent. Elle se retrouva seule dans ses pensées, cette fois-ci sans l'ombre d'Anna à ses côtés. C'était là que résidait le paradoxe de l'absence : elle semblait ne pas pouvoir se détacher de l'image d'Anna, même après tout ce temps. L'amour, le vrai, disait Platon, n'est rien d'autre que la quête incessante de la beauté. Mais quelle beauté restait-il quand celle qui avait incarné cette beauté s'éclipsait doucement, comme une étoile qui s'éteint dans le ciel de ses souvenirs ?

Camille fixa la tasse de thé, qui, à force de traîner, avait pris des teintes brunes, semblables à la couleur de la terre. Elle s'en rendait compte avec une étrange clarté : sa propre existence, désormais, ressemblait à cette tasse. Un reflet du passé, un goût amer qui ne parvenait plus à se dissoudre dans l'eau. Elle s'était laissée refroidir, par sa propre indécision, par son incapacité à saisir l'instant présent. Par cette sorte de vertige qui l'avait envahie lorsqu'elle avait compris, au fond d'elle-même, que l'amour, ce qu'elle avait cru être l'amour avec Anna, avait laissé une empreinte dans sa peau qu'elle ne parvenait plus à effacer.

Mais peut-on vraiment effacer l'empreinte de l'amour ? Peut-on se défaire d'un désir qui vous consume sans brûler les derniers fragments de votre propre identité ?

Elle se leva brusquement, comme si elle voulait échapper à ces questions, mais elles la poursuivaient, rattrapaient son souffle. Ses doigts frémirent un instant sur la tasse, avant qu'elle ne la repose sur la table. Un geste aussi fragile que celui d'un enfant qui, devant une rivière tumultueuse, hésite à la franchir. Jonas revint. Il avait l'air un peu perdu, comme s'il avait perdu un peu de son énergie dans l'échange qu'il venait de mener avec l'un des habitués. Mais, en le voyant s'installer à nouveau en face d'elle, Camille eut une étrange sensation. Il avait ce regard qui cherchait à comprendre, à sonder, mais sans jamais vraiment entrer dans l'intimité des choses. Et pourtant, elle sentait, sans trop savoir pourquoi, qu'il l'avait vue, même dans ses silences.

— Tu sais, dit-il après un long moment de silence, je n'ai jamais vraiment cru à l'idée d'un amour éternel. J'ai toujours pensé que l'amour est une forme de lucidité partagée, mais qui finit toujours par se dissiper. Quand on cherche trop à le préserver, on finit par l'étouffer, à l'engloutir dans des projets, des attentes, des illusions.

Camille fronça les sourcils. Elle aurait pu réagir violemment, comme elle le faisait parfois face à des idées qu'elle n'acceptait pas, mais elle se tut. Ses lèvres tremblaient légèrement, comme si elles se souvenaient de mots qu'elle avait trop souvent prononcés dans sa vie, mais qu'elle ne pouvait plus utiliser.

— Peut-être, murmura-t-elle, mais l'amour, parfois, c'est ce qui nous garde à flot. Même dans les moments où il semble nous fuir, il nous rappelle que nous avons vécu, que nous avons ressenti. Et même s'il finit par se dissiper, il laisse des traces. C'est ça, la vraie beauté : les traces qu'il laisse, pas l'amour lui-même. Jonas la regarda longuement, ses yeux cherchant à percer l'épaisseur de son discours. Mais Camille, cette fois, ne le laissait pas entrer dans son monde. Elle se protégeait de lui, même si elle savait qu'il ne chercherait jamais à la percer complètement.

Il y eut un silence entre eux, un silence lourd, presque palpable. Et dans ce silence, Camille sentit quelque chose se déployer en elle, comme une ouverture vers l'invisible. Elle ferma les yeux un instant, cherchant à rassembler ses pensées. Anna. Cette image revenait sans cesse, comme une silhouette irréelle, une flamme qui brillait sans jamais se consumer totalement.

Elle se souvint du premier regard d'Anna, de cette rencontre fatidique qui avait été à la fois une promesse et un avertissement. Anna avait cette manière de regarder le monde, comme si elle en détenait le secret. Elle était à la fois pleine de vie et terriblement distante, un océan dans lequel Camille avait plongé sans savoir que la mer pouvait engloutir.

Mais l'amour est-il seulement un don ? Ou bien est-ce une part de soi que l'on offre à l'autre, sans jamais vraiment pouvoir la récupérer ?

Camille n'avait jamais voulu de réponses faciles. Pas de celles qu'on pourrait trouver dans les livres, ni dans les paroles des autres. Elle avait voulu savoir si l'amour pouvait exister autrement que par la possession. Si l'on pouvait aimer sans vouloir tout garder, sans se battre pour que l'autre reste. Le thé froid à ses côtés semblait être un écho de ses propres pensées. Cette température morte, ce goût noyé dans l'eau, ce temps suspendu qui ne semblait plus avoir de fin. L'amour, avec Anna, avait été comme ce thé. D'abord brûlant, plein d'intensité, puis progressivement vidé de sa chaleur. Et tout à coup, elle réalisa qu'elle n'avait jamais cherché à en comprendre la véritable nature. Elle avait voulu que l'amour la garde, qu'il la protège, qu'il la définisse. Mais peut-on vraiment être